

gaëlle
obiégly

20^{ANS}
cales



n'êtré
personne

DU MÊME AUTEUR

Petite figurine en biscuit qui tourne d'elle-même dans sa boîte à musique, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2000*

Le vingt et un août, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2002*

Gens de Beauce, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2003*

Faune, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2005*

La Nature, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2005*

Petit éloge de la jalousie, *Collection Folio 2 €, Gallimard, 2007*

Le musée des valeurs sentimentales, *Verticales, 2011*

Mon prochain, *Verticales, 2013*

n'êtr^e personne

gaëlle obiégly

n'êtré personne

verticales

Illustration de couverture :
Philippe Bretelle.

© Éditions Gallimard, janvier 2017.

« Au reste, je me suis ordonné d'oser dire
tout ce que j'ose faire, et me desplais des
pensées mesme impubliables. »

Montaigne
Les Essais, livre III

Je suis restée enfermée dans ma boîte, toute seule pendant un week-end entier. Ce vendredi-là, ils étaient partis aux alentours de 17 heures, tous. Il me restait quelques heures à demeurer assise à mon poste. Je suis allée aux W-C comme souvent, à la fois par besoin et pour me dégourdir les jambes. J'ai fermé la porte brusquement et au moment où j'ai tourné le verrou, plus par réflexe que par nécessité vu que j'étais seule dans l'immeuble, j'ai regretté mon geste vigoureux. Il y a eu un clic très marqué, le son que font les choses quand elles se cassent. Après avoir laissé couler mon urine, j'ai remonté mon pantalon avec inquiétude. Un pressentiment. Et puis je suis allée au lavabo pour me laver les mains puis vers la porte. Impossible de tourner le verrou en sens inverse, il était bloqué. J'ai frappé sur le bois de la porte longtemps, bien que cela soit vain et que je le sache. J'étais enfermée à double tour, recluse contre mon gré. Pour me secourir, personne. Les employés étaient partis plus tôt que d'habitude à cause d'une panne informatique. Sans ordinateur ils ne pouvaient rien faire. Je n'avais pas pris de téléphone avec moi, seulement un Bic. Il était, comme je le fais souvent avec ces stylos, maintenu par son capuchon à une boutonnière de ma veste.

Je portais mon uniforme dont les poches sont encore cousues. De ce fait on ne peut rien mettre dedans. L'avantage, c'est qu'elles ne se déforment pas. Et que je ne suis pas tentée de mettre mes mains dans mes poches. Pour une hôtesse d'accueil de mon standing, ce serait inélégant. J'avais peur d'être sans rien, ni téléphone ni ordinateur, j'avais peur que l'ampoule du plafonnier s'éteigne. Il faudrait l'économiser. Ce qui supposait de rester dans le noir. L'obscurité, cela dit, donne des lueurs à l'esprit. Tout un week-end à patienter dans des W-C, ce n'est pas une situation romanesque, j'en conviens. Le dénuement dans lequel je me trouvais alors, je craignais que cela ne me fasse ruminer, j'y suis portée en général. L'endroit était spacieux et propre, ce qui est tout de même appréciable. Moi qui m'étais toujours étonnée de l'ampleur des sanitaires, j'ai compris que cela pouvait avoir des avantages. Car je pourrais m'y étendre. Mais ce n'était pas bien aéré. Il faisait chaud en plus de ça, c'était un 29 juillet. Un peu plus tôt, j'avais regardé les nouvelles sur Internet et, comme chaque jour, je m'étais demandé laquelle, de toutes ces informations, le caractérisait, ce jour, voire le marquait et même en était l'événement.

Jadis, un 29 juillet, on a brossé mes cheveux, puis on a fait ma coiffure de l'époque, des tresses arrangées en couronne sur la tête. La télévision transmettait le mariage du prince et de la princesse de Galles. Toute cérémonie a pour effet de dissoudre la matérialité. On avait dû me placer devant la télé pour que je me tienne tranquille pendant la coiffure et l'habillage. Mais les doigts qui s'affairaient – me tressant, me tordant, me nouant, me griffant, à peine, comme on me touchait –, ils éteignaient le spectacle de l'amour et de la

politique et j'éprouvais l'instant avec force, physiquement. Grâce à mon corps, qui fermait les yeux sur l'écran, j'étais dans la réalité. Aussi tangible qu'ineffable, fugace et longue, c'est l'eau où l'on se trempe et l'eau dont nous sommes faits – chacun différemment.

Quand on me préparait pour des sorties, on me tripotait. Dès l'enfance, on a essayé de m'arranger. J'étais souveraine du fait de n'être plus personne. Une figurine, tout au plus. Un cheval, dans mes rêves. Tandis que dans la solitude, échevelée, libre, il y a des états d'âme et du sexe et des hésitations – en résumé. Du mouvement, des mèches qui flottent, une identité, éventuellement.

Un 29 juillet, sans que je le veuille, mon attention se concentre sur le sort de deux prisonniers dont je ne connais rien, ni leur nom, ni leurs crimes, ni leur curriculum vitae. Je ne connais qu'un bout de leur parcours, leurs mains – et encore sans les avoir touchées. Ressenties, oui, comme on ressent un pays, c'est-à-dire surtout par l'imagination. L'Irlande avait décidé de les accueillir, ces deux prisonniers de Guantánamo. On ne sait pas qui ils sont, ces prisonniers. On ne sait pas où ils ont été capturés, ce qui les a conduits à l'action puis à la prison mais on sait que leurs prochains jours seront occupés par le voyage entre l'Amérique et l'Irlande qui est une terre de départ, qui est une intimité quand l'autre, de plus grand format, flotte comme un horizon universel. L'Irlande, dans ce petit corps obstiné en plein océan, il se trouve certainement beaucoup de personnes emprisonnées pour des raisons politiques, des personnes qui ont commis des actes de terrorisme. Pour moi, comme pour beaucoup, la politique et le roman ont exercé le même attrait de par leurs

qualités viriles. Et leur inconséquence en définitive. Car, à mon niveau, le bain de sang des révolutions n'avait pas plus de réalité que les amours des princes.

Mon prénom désigne un peuple. On m'a dit que cela a produit un adjectif qui signifierait étranger. Je n'ai pas vérifié, ça me va. Je le vis bien.

Bizarrement la loi me fait plus peur que la punition. J'ai peur d'être condamnée à la prison, mais si je m'imagine en prison je n'ai pas peur. Il me semble, c'est frivole de penser de telles choses, il me semble qu'en prison je me libérerais. Mais de quoi? Je crois que je me libérerais du regard d'autrui. Je réussirais au bout d'un moment à faire mes besoins en public. Je réussirais à n'être personne.

Dans mon casier, en plus de mes affaires d'hôtesse, il y a un cahier noir, épais, qui est rempli de phrases expulsées à même la page ou déposées sur des Post-it, la couleur de l'encre varie, en rouge incidemment, parce que je ne disposais que d'un stylo rouge au moment où il a fallu écrire, non pas produire une œuvre, mais obligée d'extraire des pensées, le rouge dans le cahier noir ça ne souligne rien, ici la hiérarchie s'interrompt, on y rencontre des auteurs, des poèmes d'amour étincelants et merdiques, l'invective à la mort, on y voit une personne. Femme imaginant un dîner où chacun insulterait un mort, ses morts et les morts des autres et la mort. Femme cherchant à faire une mauvaise action mais elle est à court d'idées. Ce désir-là ainsi que l'absence d'inspiration coïncide avec des embarras d'écriture qui la font geindre. Enrageant de dilapider ses vivres. Observant qu'elle claque tout dans des conversations, dans le commerce. Tout son souffle. Sentant

qu'il lui reste pourtant le soufre mais sans la verve pour le dire. Listant sur un Post-it fluo quelques méfaits – réalisables – et des folies. En valorisant un : le plus hardi, le plus poétique des méfaits se réduirait à ne plus donner de signe de vie. Se souvenant d'une conversation lue dans *Les Démons* où l'on propose à chacun de raconter sa plus mauvaise action. Se demandant si c'est un jeu que cet entretien, un concours, un appel à la confession, quelles seraient les règles, la mise, la visée. S'excluant de cette démarche. Se rappelant une situation à l'opposé, lue dans le même roman, un échange pondéré entre deux hauts fonctionnaires dans un cabinet genre préfectoral. Ils causent décemment jusqu'à ce qu'ils touchent la littérature. Malgré leur transport, ils se retirent de la débauche qui les guette. Femme transposant, suite aux notes prises dans le cahier noir, la situation démoniaque où l'on divulgue ses crimes dans un texte théâtral. Prenant appui sur l'antagonisme suivant : tandis que ses vieux papotent, la nouvelle génération s'expose à l'infamie. Femme préservant ses personnages de l'examen du mal dont ils sont hôtes mais les menant concrètement à l'acte cruel. Femme considérant que c'est le propre du théâtre que d'offrir en partage la présence plutôt que la parole. Se trouvant de toute façon sans voix dès qu'il s'agit d'aller au mal. Prétextant que soutenir une discussion dont il serait l'objet lui est inaccessible. Avouant toutefois qu'en réalité le diable ne la dédaigne pas. Mais en ce moment, si. Le motif doit en être les mondanités passagères auxquelles elle s'est adonnée. Ne s'y attardant pas. Confessant qu'il lui importe dans la société culturelle de peser pas plus qu'une flamme. Ajoutant que l'effort diminue la nature, dans son cas. Se félicitant d'avoir de beaux restes néanmoins. Ils jonchent ce cahier noir que je manie. Conservant d'autres

vestiges, les rêves. Les inscrivant sur des Post-it. Notes amovibles, donc, les rêves. Y faisant le pire en toute innocence. Y frayant avec un frère qui est un Indien portant un arc, un carquois et qui ne respecte pas les limites de la propriété privée ni les lois des États et qui discute tout, n'écoute pas les réponses apportées par l'extérieur aux questions intérieures. N'oubliant jamais qu'il marche pieds nus et comme sur un fil. Mais ce n'est pas un funambule, c'est un Indien. Femme abandonnant la maisonnée. Suivant, quand il surgit dans la nuit, ce frère. Femme s'étonnant, au réveil, de l'énormité, qu'au hasard de ces nuits il lui soit arrivé un enfant. Femme ayant mis au monde un bébé fille et n'en voulant pas. C'est un rêve. Le racontant puisque stérile dans l'invention de délits à sa portée. Ne sachant pas quoi faire de ce bébé fille, à qui le rendre. Se demandant si, comme le bébé est très petit, elle peut encore le tuer et jusqu'à quel moment c'est permis. Ne s'octroyant pas ce droit. Mais considérant la possibilité. Cet enfant est sombre. Femme se référant aux lois de l'astrologie, le soleil la régit. Se retranchant aussitôt dans le cahier noir. S'excluant là des législations, toutes. Défiant aussi celle qui lui attribue d'office un tempérament solaire. Revenant au mal. Répétant qu'à ses yeux la plus poétique des mauvaises actions reviendrait à ne plus donner signe de vie, entendant par là ne plus se prêter à la communication. S'engager dans les luttes, aller aux batailles par la poésie. Acte aristocratique, poésie, littérature. N'osant plus dire art ni politique qui sont trop autorisés. Femme se cachant, au hasard d'une autre nuit, derrière une haie rectiligne pour déféquer. Il lui sort un étron par la bouche. Disant merde, dans ses rêves. Je signe avec honte ceci d'un nom propre qu'il faut bien salir. Comme ça, j'en dispose.

Le pronom je, c'est celui qui vous engage.

Kaspar Hauser, l'enfant sauvage, parlait de lui à la troisième personne. Se désignant, il disait il. Sa place était au même plan que les objets. Il ne parlait pas différemment de lui que d'un tabouret ou d'un animal. Dans la pièce de Peter Handke il y a l'effort de Kaspar pour apprendre le langage. Il accumule des mots, il maîtrise peu à peu la syntaxe. Enfin, il parvient à dire je. Il se pourrait que ce soit l'enjeu essentiel de l'acte de parole : être et se dire.

S'il se conjugue à la première personne, le sujet me semble toujours plus intéressant que les malheurs qu'il a subis. Depuis un peu je lis surtout des mémoires, des autobiographies. Quoi qu'il y soit raconté, je me passionne. L'intérêt de la chose racontée m'importe peu ni son authenticité. Le vrai du dire lui-même, c'est ça qui compte. Ma passion a pour objet le pronom qui parle. La vérité qu'il porte le dispense du visage. Il n'en a pas besoin. De corps non plus. C'est de la pensée pure. Elle n'est pas filtrée, arrangée, dispersée dans des actions fictives, des personnages qu'on habille, qui ont des mimiques, qui font des actions mais ne réalisent rien. Dans le récit autobiographique, les actions se subordonnent à l'acte même de parole. La poésie la plus grande revient à cela.

J'arrive à me sentir comblée, mais c'est rare. À cette satisfaction s'oppose un désir d'écriture. Alors lui, il est insatiable. Je ne parviens plus à écrire si je joue à écrire comme un écrivain et non comme j'écris moi. Si je joue le jeu de l'académie et de l'industrie, elles vont de conserve, si je compose un roman avec des personnages, un personnage principal, une intrigue, une problématique, un sujet, je n'écris plus. La conséquence claire de ça me conduirait à la ruine.

On croyait être à jamais débarrassée de ce que prescrit la bourgeoisie. Mais chercher la reconnaissance des misérables, des paumés, des voyous, c'est encore de l'idolâtrie. C'est le même besoin d'assentiment des masses. Pour se valoriser, on écrit un roman selon de vieilles recettes, on s'incline devant l'académie. On décline, du même coup. Même si on en tire une renommée internationale. Qui prendrait aujourd'hui le risque de s'adresser, comme Montaigne, comme Nietzsche, à ses seuls amis ?

Ce qui nous fout dedans, c'est la politesse. La baronne Nadine de Rothschild ou quelqu'un du même tonneau enseigne qu'il ne faut pas parler de soi, pas trop, que c'est malpoli. Le gourou ne tient qu'à ses suiveurs. Il faut avoir de la conversation, des sujets qui intéressent tout ce petit monde. Des fois des mondanités vous ont fait prendre des manières. Ça vaut pour moi aussi.

Ce qui nous a foutus dedans aussi, c'est la maturité. On se sent obligé envers le lecteur comme un professeur vis-à-vis d'un élève, un homme d'État vis-à-vis du peuple et du monde, selon ses capacités. Obligée, moi, d'informer sur un sujet. Le livre aborderait ceci et cela qui témoignerait de la réalité actuelle. Parler de quelque chose, avec responsabilité. La littérature s'arrête là.

J'avais un livre qui me hantait. Le livre est devenu un sujet de conversation, rien de plus. J'en parle. On me pose des questions. Je peux répondre. J'ai bien potassé mon sujet. Je n'ai aucun mal à commenter ma narration. Ce livre-là, je ne l'écrirai pas. Je ne peux plus le voir. Il marche trop bien à l'état de conversation. C'est comme s'il était déjà écrit. Mais à l'écriture il se dérobe. Il migre. Parce que l'instinct nous sauve.

L'écriture, elle, se produit dans le vide, les ténèbres, dans la maison, les embouteillages, au quotidien. Chaque phrase est une facette taillée dans une pierre informe. À la fin, on n'en saura pas plus sur la pierre.

Les questions que les gens vous posent facilement à propos du livre sont les suivantes : c'est sur quoi, combien ça fait de pages, comment ça s'intitule et combien de temps ça vous a pris. Ce sont des questions évidentes pour celui qui les pose. Pour celui qui écrit, par contre, qui est en train d'écrire, il est difficile d'y répondre mais pour ne pas montrer son embarras, on invente un livre qu'on peut commenter. Un livre factice, en polystyrène, un livre de démonstration à propos duquel on sait tout. Le plan est fait. On a fabriqué les pièces de l'objet, il ne reste plus qu'à les assembler. Il y a un titre bien sûr, et le nombre de pages avoisine le nombre de pages standard. Combien de temps on a mis à l'écrire, par politesse je réponds douze mois pour ne pas avouer que c'est toute une vie.

Un 1^{er} janvier, je me trouvais là où j'ai grandi. Désormais, il n'y aurait plus de grand-père, il était mort la veille. Il n'est plus là et pourtant sa présence est inscrite dans chaque chose, dans la maison tout entière. Et dans le paysage, même. Au moment de cette mort fraîche, j'avais tout le temps envie de parler de celui qui n'était plus là, d'entendre parler au masculin. Mais c'est toujours à sa virilité qu'on revient. Le matin, quand je m'étais réveillée, à Paris, j'étais encore plus triste de ne plus sentir ma tristesse de la veille. J'ai craint toute la matinée d'être déjà sortie du chagrin. Mais ma peine est remontée après le repas. Des sanglots m'arrivent quand sa

femme raconte les derniers instants de l'homme avec lequel elle a vécu presque toute sa vie. Il s'agit de mon grand-père et de ma grand-mère. Elle l'a appelé une fois, il a répondu. Au milieu de la nuit, il n'était déjà plus dans le lit. Une demi-heure auparavant il s'était levé, habillé, parce qu'il avait froid, il avait même enfilé une robe de chambre, ce qui était pour lui le comble du ridicule. Il s'est assis dans le fauteuil. Il ne pouvait pas rester couché. Elle l'a appelé, de son lit, elle a demandé si ça allait. Il a dit que oui, rendors-toi. Elle a dormi un peu. Elle s'est réveillée. Elle l'a rappelé. Il ne répondait plus. Elle l'a encore appelé. Elle a entendu qu'il faisait ah. Elle s'est levée. Elle est allée vers lui. Il était pâle, il était blanc. Elle a demandé si elle devait appeler le samu. Il a remué la tête, c'était non. Elle l'a secoué. Elle l'a pris par les épaules, elle lui a dit quelque chose un peu fort, avec rudesse: tu ne vas pas me laisser là toute seule. Il a fermé les yeux. Et il est parti. On ne sait pas où il se trouve. Parce que la mort, c'est vraiment grand. Dans la salle de bains, il y a son chapeau, ses ceintures. Pendant des semaines, des mois même, elle reracontera comment il est parti, comment la mort les a séparés. Souvent je les entendais se demander qui serait le premier à partir et imaginer la suite. Elle disait avec frivolité qu'elle changerait de vie, que ce serait pour s'amuser davantage comme avant le mariage à vingt ans. Sauf qu'elle est vieille à présent et que s'amuser il faut pouvoir. Et lui il prévoyait de se foutre un coup de fusil dans le cœur. Il ne voulait rien faire tout seul, même regarder la télé. Il lisait le journal à voix haute et il faisait des commentaires acerbes contre à peu près tout, y compris la météo.

Je lutte contre la foi, je me dis juste qu'il nous voit car il y a son odeur.

Je voudrais que la mort, elle ait un sens. Je voudrais qu'elle soit au quotidien brutale, inhabituelle, épouvantable comme à son annonce. Mais la vie a plus d'impact.

Il s'est éteint à l'endroit où il a vu le jour, dans le même village. Il était né un 24 février en Beauce dont il était la seule insolence.

*La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.
Pas un bruit, pas un son; toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.*

La dernière fois que je l'ai vu, c'était un Noël, il m'a récité tout un poème dont je n'ai retenu que la première strophe, que j'ai recopiée de mémoire, peut-être qu'il y a des erreurs. Il se dégageait un tel ennui de cette voix égale qu'il prenait pour dire le poème, j'en étais secouée de rire. Ma tête partait à la renverse. Deux trois jours plus tard, c'était tout autrement. Quand on m'a dit sa mort, je suis sortie aussitôt pour acheter de la lessive. En rangeant mes articles dans le sac en plastique, j'ai été prise de larmes. Je le voyais effectuer la même opération avec sa rage en riposte à l'inhabileté. Il n'était plus bon à rien à la fin et il trouvait qu'il fallait mourir vite, il avait des accès de fureur de plus en plus rapprochés. Je riais des fois à cause de sa colère, et il comprenait bien que mes crises de rire et ses invectives avaient la même origine.

Il me semblait vain d'écrire durant le deuil parce qu'on ne force pas la mort pour y rechercher quelqu'un. C'est dans la vie qu'on retrouve, dans son fluide ininterrompu. Mais je ne sais pas exactement ce qu'on retrouve. C'est déjà beau qu'on trouve. Je ne trouve jamais ce que je cherche. Mais je trouve,

peu importe quoi, parce que je cherche. À ce moment-là, je disais, quand la mort était fraîche, je scrutais l'environnement où résonnait le dernier souffle. Depuis toujours il nous faisait rire aux larmes quand il évoquait sa mort et les conneries qu'on raconterait à son sujet, il nous les suggérait. Seulement quand ça s'est produit, on n'avait plus que des larmes et pas le cran de rire. On ne disposait plus de l'ironie, il avait dû partir avec.

Un jour de Noël, la plaine était blanche de neige comme dans le poème. Il y avait du verglas. C'était impraticable mais il voulait prendre sa voiture pour aller nourrir les canards à la mare du château. Je suis partie en reconnaissance sur la route. Dans le tournant, comme je ne tenais pas debout sur le verglas, j'ai pris à droite, j'ai traversé un bout du champ. Mes pieds s'enfonçaient dans la neige. J'ai marché jusqu'à la station d'épuration. Les chiens m'ont aboyée. À l'aller seulement. Au retour, j'étais familière, ils n'ont pas fait de bruit.

Je suis entrée dans la maison. On m'avait regardée par la fenêtre, on m'avait vue tomber presque. À ce moment, quand j'essayais de rester sur mes jambes, je pensais à l'attraction terrestre.

J'ai dit que la route était impraticable mais il voulait quand même accomplir son devoir ou relever un défi. Je crois que, pour lui, défier la vie, aller le plus loin possible dans l'impraticable était plus important que le devoir.

Il n'aimait pas la religion, il n'aimait aucune religion. Il disait que c'était des pratiques d'arriérés. Mais quand je lui demandais, parfois, s'il souhaitait que son enterrement se déroule religieusement, cela ne faisait pour lui aucun doute. C'était oui. Il ajoutait que mort il se foutait de tout et qu'il